

CONCITOYEN DU CHRIST

Simon Srougi, *Salésien de Nazareth*



par CHERUBINO MARIO GUZZETTI

C O N C I T O Y E N
D U C H R I S T

Simon Srougi

Salésien de Nazareth

par

CHERUBINO MARIO GUZZETTI

1. CONCITOYEN DU CHRIST

- Oui, c'est vrai: je suis né à Nazareth...

Et puis, d'un ton si naturel qu'on avait de la peine à en remarquer l'humilité, le "mou'alle" ("maître") Srougi enchaînait:

- Mais que peut-il sortir de bon de Nazareth?

Deux mille ans avant, la même question se l'était posée aussi Nathanaël, lorsque l'apôtre Philippe lui avait annoncé avec un zèle de néophyte sa grande découverte:

- Nous avons trouvé celui qu'ont annoncé les prophètes: Jésus de Nazareth!

Mais Nathanaël dut en sourire: il connaissait trop bien Nazareth et ses habitants: un village de paysans sans nom, sans titre d'ancienneté. Mais Philippe tint ferme:

- Viens et vois!

Nathanaël alla et trouva Jésus (Jean 1, 43-51).

En répétant l'exclamation désabusée de Nathanaël, Simon Srougi ne voulait évidemment pas déprécier son village natal. Tout au contraire! Il aimait profondément Nazareth et se croyait indigne du privilège d'être concitoyen de Jésus. C'était, en somme, un titre de noblesse qui l'obligeait à la sainteté.

F l e u r d e G a l i l é e

La vie de Srougi s'est déroulée dans le cadre des mêmes décors que la vie de Jésus, dans les mêmes villes et bourgades de Palestine -- Nazareth en Galilée, Jérusalem et Bethléem dans l'âpre Judée -- parmi les mêmes plaines,

monts, lacs et mers que tous les deux ont connus et aimés.

De tous ces lieux saints, c'est Nazareth, le village natal de Simon, qui est le plus gracieux, jusque dans son nom, qui en hébreu signifie "fleur". Il nous évoque le parfum des fleurs de Galilée et des lys des vallées -- les rouges anémones que Jésus a aimées. .

Depuis la guerre de 1948, Nazareth a accueilli un grand nombre de réfugiés arabes, mais quand Simon y passa son enfance, vers la fin du siècle dernier, ce n'était qu'un village de quelques milliers d'habitants. Il ne devait pas être tellement différent de la bourgade où vécut Notre-Seigneur. Comme toute la Palestine et les autres pays du Moyen-Orient arabe, Nazareth se trouvait alors, depuis plus de trois siècles, sous la coupe de la Sublime Porte d'Istanbul. Ce qui durera jusqu'en 1917, quand les Anglais prendront la relève et pendant trente ans (1917-1948) essaieront de maintenir une instable paix dans leur "Mandat" de Palestine.

Simon Srougi est né à Nazareth en 1877, dans une famille grecque-catholique, ou melkite, originaire du Hauran (Syrie méridionale). Son arrière grand-père s'était réfugié à Nazareth, car une vague de persécutions avait déferlé sur les communautés chrétiennes de la Syrie et du Liban. Le père de Srougi s'appelait Azar ("Eléazar"). Il était né à Nazareth en 1815. Après la mort de sa première femme, Azar connut une jeune fille nazaréenne, Dalleh Ibrahim Khawaleh, de rite maronite et d'origine libanaise, et le 15 août 1856 il l'épousa. Ce sera la mère de Simon.

Il y avait donc dans la famille Srougi un double héritage, syrien et libanais. Combien de fois Simon n'aura-t-il pas songé au pays de ses ancêtres maternels, en lisant

dans l'Ecriture les louanges du Liban, terre de toute beauté, de cèdres parfumés et de montagnes recouvertes de neige immaculée!

"Le juste poussera comme un palmier,
il grandira comme un cèdre du Liban" (Psaume 91).

Mais du Liban, citadelle de chrétienté, Simon gardera surtout la fidélité à sa foi catholique et l'amour à sa vocation religieuse.

F i l s d e s e l l i e r

- D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles? se disaient les habitants de Nazareth à propos de Jésus. Et ils ajoutaient incrédules:

- N'est-ce pas là le fils du charpentier? (Mt 13,55).

Braves gens, somme toute, mais très bornés et passablement envieux, ils ne raisonnaient qu'en termes de travail et d'argent et ne voyaient en Jésus qu'un fils de charpentier, ou encore -- comme nous dit Saint Marc -- un charpentier lui-même, fils de Marie (Mc 6,3).

Le métier du père de Simon rentrait dans cette modeste tradition séculaire de l'artisanat de Nazareth, car Azar était un fabricant de selles. Même le nom de famille, Srougi, en arabe signifie "sellier". Toutefois, les ancêtres paternels de Simon s'appelaient Pharaon; encore de nos jours c'est le nom de plusieurs familles chrétiennes de la Syrie et du Liban.

Ce fut dans ce milieu de travail et de foi que notre Simon vit le jour le 15 avril 1877. Trois semaines plus tard il fut baptisé et, selon l'usage des melkites, il reçut en même temps le sacrement de la Confirmation. Le petit bébé faisait les délices de tout le monde, mais la Providence allait bientôt le former à la rude école de la souffrance.

On n'a que peu de renseignements sur la famille Srougi, et moins encore sur les onze années que le petit Simon passa à Nazareth. Il n'en parlait jamais, sans doute par esprit d'humilité. On sait qu'il était le plus jeune des dix enfants d'Azar Srougi, dont six moururent en bas âge. Son frère aîné s'appelait Ibrahim ("Abraham"), de sorte que leur père, selon la coutume arabe, s'appelait "Abou-Ibrahim", c'est-à-dire "Père d'Abraham".

Il avait aussi deux soeurs: Nazha, mariée en 1876, un an avant la naissance de Simon, et Zahra, qui avait été élevée dans une école protestante de Nazareth et s'était mariée avec un protestant, abandonnant sa foi catholique. On peut imaginer la douleur de Simon. Pendant toute sa vie et même -- comme nous verrons -- au lit de mort, il ne cessa de prier pour elle et de la supplier, les larmes aux yeux, de revenir à la foi de ses pères, mais sans résultat. Il en éprouvait un tel chagrin que plusieurs fois il lui dit: "Zahra, tu es une épine dans mon coeur, car tu es hors de la vérité".

Aventures de Bédouins

Mme Chafiqâ Abou-Asal, fille de Zahra (et partant nièce de Simon) raconte une histoire qui sort un peu de l'ordinaire et qui se rapporte probablement aux premières années de l'enfance de Simon. Voici ce qu'elle nous dit.

De l'avis de tout le monde, le père de Srougi était un saint. Il avait ouvert à Nazareth une modeste boutique de denrées alimentaires, surtout de légumes; mais comme il n'avait pas assez d'argent, il avait dû en emprunter à des Bédouins. Malheureusement, quelque temps après il fit faillite. Les Bédouins se pressèrent alors de lui réclamer leur argent, mais le pauvre Azar n'avait rien à leur donner. Si bien qu'un jour ils lui dirent:

- Rendez-nous notre argent; sinon, nous allons prendre tout ce qui reste de votre boutique, même les bonbons et les autres sucreries, et les donnerons à manger à nos chameaux.

Il ne savait plus où donner de la tête. Finalement, en désespoir de cause, il se rendit à l'église de St.Antoine et supplia le saint de venir à son secours.

Nos Bédouins ne se donnèrent pas pour vaincus. Deux jours après les voilà qui reviennent; mais avant d'arriver à la maison d'Azar, ils rencontrent un vénérable vieillard qui leur demande:

- Où est-ce que vous allez?
- Chez Abou-Ibrahime.
- C'est à cause de votre argent?
- Bien sûr! Nous en avons assez de ses promesses!
- Laissez donc Abou-Ibrahime en paix; allez plutôt à

l'endroit que je vous indique moi-même, et vous y trouverez votre argent.

Les Bédouins détalèrent au grand galop et, bien sûr, ils trouvèrent la somme exacte qu'ils avaient prêtée.

Entretemps le pauvre Azar tremblait à la seule idée de revoir ses créiteurs. Sa crainte tourna à l'étonnement en ne les voyant pas revenir. D'abord il n'osa même pas sortir en ville, mais ensuite il fut bien obligé d'aller faire ses provisions au bazar. Horreur! A un tournant de la rue, ne le voilà-t-il pas face à face avec ses amis!

- "Salâm alék, Abou-Ibrahime"!

- Est-ce qu'ils veulent plaisanter? se demande Azar.

Mais les Bédouins, au lieu de le menacer, lui disent:

- C'est vous qui nous avez envoyé le vieillard avec l'argent?

- Quel vieillard?

Azar était si surpris qu'il n'en croyait pas ses oreilles. Les Bédouins lui contèrent l'histoire du vénérable vieillard qu'ils avaient rencontré près de l'église de St.Antoine. Il se souvint alors de sa prière et ne douta pas que le saint lui était venu personnellement en aide. Il répondit donc en toute vérité:

- Oui, oui! C'est moi qui l'avais prié de vous payer ma dette.

Mme Chafiq termine en disant textuellement: "Cette histoire je la tiens de ma mère Zahra et de mon oncle Ibrahime Srougi, frère aîné de Simon".

D o u l e u r d ' o r p h e l i n

Le petit Simon n'avait que trois ans à la mort de son père. Trois ans plus tard il perdait aussi sa mère. Sa soeur Zahra d'abord, puis une de ses tantes s'occupèrent de lui, mais sans pouvoir combler le vide laissé par la mort de ses parents. Vide providentiel, d'ailleurs, car ce fut à l'école dure mais bienfaisante de la douleur que le petit garçon apprit à se détacher peu à peu des personnes et des êtres, même des plus aimés.

La douleur précoce de la perte de ses parents a été aussi une des causes de l'extrême sensibilité de Simon Srougi pour les souffrances des autres, surtout des enfants, qu'il a soignés avec un dévouement héroïque dans son dispensaire de Beitgémal. "Il traitait les enfants, nous dit un de ses confrères, comme s'ils étaient des anges envoyés par Dieu pour qu'on les serve".

V i e n a z a r é e n n e

"L'enfant grandissait, se développait et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu reposait sur lui" (Luc 2,40). C'est en ces termes que l'Evangile nous parle de l'enfant Jésus à Nazareth. Toute proportion gardée, on pourrait dire de même de son petit concitoyen Simon. Malgré la douleur de la mort de ses parents, il passa à Nazareth une enfance heureuse: l'enfance d'un petit paysan dans le milieu simple d'une vie patriarcale.

Sa famille habitait dans une de ces maisonnettes modestes qu'on trouve encore à Nazareth: une pièce coupée en

deux, moitié pour le bétail et moitié pour la famille. Le soir, une lampe posée sur une pierre en saillie dans le mur donne une pauvre clarté.

Le petit garçon aidait sans doute dans les travaux de ménage. Avec ses soeurs et ses tantes, il allait puiser l'eau à la fontaine du village. Le progrès a désormais apporté à Nazareth la canalisation d'eau potable; mais les femmes et les jeunes filles viennent encore puiser à cette fontaine intarissable, placée en bordure du chemin de Tibériade: la "fontaine de Notre-Dame Marie". Elles portent en équilibre sur la tête - couchée quand elles descendent, droite quand elles remontent - une jarre d'argile, et marchent majestueuses comme des reines.

De 1884 à 1888, Simon a probablement fréquenté l'Ecole de Terre-Sainte des pères Franciscains de Nazareth. Et puis, comme tous les enfants du monde, il se sera amusé lui aussi avec ses petits camarades à jouer dans les champs de blé et d'orge, ou à courir sur les collines harmonieuses, parsemées de vignes et d'olivettes en terrasse, qui ferment vers le nord la grande plaine d'Esdreton. Un de ses amis d'enfance nous dit qu'il était un brave garçon bien gentil et obéissant, mais aussi gai et enjoué. Un chic type, en somme.

V e r s B e t h l é e m

La situation financière de la famille Srougi avait toujours été précaire. Le pauvre Azar, pour se lancer dans la malheureuse aventure de sa boutique de légumes, avait dû emprunter de l'argent aux Bédouins, et c'est grâce à la

générosité de St.Antoine qu'il se tira d'affaire. Il avait même été obligé d'envoyer une des soeurs de Simon, Zahra, à une école protestante, au risque de la perte de la foi. Mais à Simon la Providence réserva un sort infiniment meilleur.

En 1888, le père Antoine Belloni, dont nous allons voir le rôle de premier plan dans la vie de Srougi, acheta à Nazareth 100 hectares de terrain pour y bâtir un orphelinat sur le modèle de ceux qu'il avait déjà fondés à Bethléem et à Beitgémal, dans la région de Jérusalem.

La nouvelle fit sensation dans un petit village comme Nazareth. D'autant plus que, pour conclure l'affaire, le père Belloni avait envoyé de Bethléem un prêtre de son "Oeuvre de la Sainte-Famille". La tante qui s'occupait de Simon profita de l'occasion pour lui parler du petit orphelin. Aussitôt ce fut chose conclue: le 8 décembre 1888, fête de l'Immaculée Conception, Simon arrivait à Bethléem.

L ' h é r i t a g e d e N a z a r e t h

A onze ans, Simon quitta donc son village, mais son âme en resta profondément marquée. Nazareth exerça une grande influence sur son caractère. La simplicité, l'amour pour les pauvres et les humbles, qu'il a toujours aidés sans les humilier, c'est de ce milieu social de pauvres gens, de petits artisans comme son père, de laboureurs, de pêcheurs du lac de Génésareth qu'il les reçut. Il sera, toute sa vie, un de ces hommes du peuple dont la noblesse naturelle est si grande qu'elle les met de plain-pied avec chacun.

Il gardera aussi gravé dans son âme le souvenir inoubliable du paysage de Nazareth, où s'était déroulée son enfance: les années décisives pour l'orientation de la vie. Le recueillement intérieur, la constante union avec Dieu, même au plus fort du brouhaha du dispensaire et du moulin de Beitgémal, c'est bien dans le cadre enchanteur des douces collines et plaines de Galilée, où tout rappelle Jésus, que Srougi les a puisés.

Décor unique au monde, où Dieu s'est fait homme, Nazareth évoque à tout instant le souvenir de la Bible et de l'Evangile, et nous élève vers le Créateur. A l'ouest, la plaine d'Esdrelon étend en longue coulée ses damiers où brillent toutes les nuances du brun et du vert. Au loin scintille la Méditerranée, bleue et argent. Au nord, l'Hermon, aux replis fauves, dresse sa couronne de neige, tandis que -- plus proche -- le Thabor étale mollement sa croupe sur un lit de verdure. Vers le sud, les monts de Samarie s'échancrent pour abriter Engannim; au pied des hauteurs de la Décapolis, s'ouvre la gorge profonde où sommeille le lac de Tibériade.

Un froid jour de décembre, Simon abandonna pour toujours ce paysage de Galilée et se dirigea vers Bethléem et les âpres déserts de Judée.

2. AVEC LE "PERE DES ORPHELINS"

La distance est assez longue de Nazareth à Bethléem: près de 150 kilomètres, et les routes étaient médiocres ou tout à fait inexistantes. De bourgade en bourgade, chacune évoquant un personnage de la longue histoire d'Israël, on traverse la Samarie puis, au débouché d'une gorge, Jérusalem apparaît sur les collines arides de Judée. Deux heures plus tard on arrive à Bethléem.

Bethléem n'a pas la douceur de Nazareth mais, après tant de rocaillies et de solitude, c'est un spectacle réconfortant que celui de la petite ville installée à près de 800 mètres d'altitude, sur les flancs de deux collines jumelles. Au-delà, le désert reprend, plongeant vers la Mer Morte; mais autour de la ville ce ne sont que vergers, champs blonds, oliveraies d'argent.

Après la guerre de 1948, Bethléem aussi, comme Nazareth, s'est agrandi énormément en accueillant un grand nombre de réfugiés arabes, presque tous musulmans; mais en cette lointaine année 1888 ce n'était encore qu'un gros village de quelques milliers d'habitants, en grande majorité chrétiens.

Le "Père des orphelins"

A Bethléem tout le monde connaissait et aimait le "Père des orphelins", c'est-à-dire le père Antoine Belloni, qui depuis 25 ans se dévouait au secours des enfants pauvres de Palestine. Pour eux il avait fondé trois orphelinats

dans la région de Jérusalem: à Bethléem (1863), Beitgémal (1878) et Crémisan (1886). Comme nous venons de voir, il avait aussi acheté un vaste terrain au sommet d'une des plus hautes collines de Nazareth où, quelques années plus tard, la générosité des catholiques belges et français lui permettait de construire l'orphelinat et la basilique de Jésus Adolescent. Pour assurer l'avenir de son oeuvre, le père Belloni avait fondé en 1874 la Congrégation de la Sainte-Famille, qui en 1888 comptait une soixantaine de religieux, prêtres et laïcs.

Né en 1831 près de Gênes, le père Antoine Belloni n'avait que 28 ans lorsqu'il choisit la Palestine comme son champ d'apostolat. Dès le début, le Patriarche Latin de Jérusalem lui confia la direction spirituelle de son séminaire, mais une telle vie tranquille et presque bourgeoise ne suffisait évidemment pas au zèle du jeune missionnaire, qui attendait avec impatience l'heure de la Providence.

En 1831, un jour il était en train d'arroser les fleurs de son petit jardin, quand il s'entendit appeler:

- "Abouna!" Mon Père!

Il se retourna. Un enfant de dix ou onze ans, maigre et en haillons, le regardait timidement.

- Eh bien, qu'est-ce que tu veux?

- Donnez-moi l'arrosoir! Laissez-moi travailler!

- D'où viens-tu? Comment t'appelles-tu?

- Je suis Issa Safadi, de Beitjala. Je suis chrétien.

Mon père est aveugle. Ma mère est morte.

L'enfant baissa les yeux et murmura:

- J'ai faim!

Dans la supplication du pauvre orphelin, le Père reconnut un ordre du ciel et, depuis lors, il prit soin du petit comme si c'était son propre fils.

L a " M a i s o n d u p è r e A n t o i n e "

D'autres enfants, également pauvres et abandonnés, ne tardèrent pas à se joindre à Issa. Le père Belloni ouvrit d'abord pour eux un patronage dans le séminaire, exactement comme avait fait une vingtaine d'années avant St.Jean Bosco pour les enfants de Turin, en Italie; puis il les accueillit dans son "Orphelinat Catholique", qu'on commença à appeler "Maison du père Antoine".

Dans cette maison heureuse Simon trouva une ambiance de famille où l'on priait et l'on travaillait. Le secret du père Belloni, que Srougi fit sien, c'était d'aimer les pauvres comme des frères et de les aider sans les humilier. "L'orphelin est notre bienfaiteur, disait-il, car il nous attire les bénédictions du ciel". Et encore: "Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu". Avec un sens très vif du réel et une pointe d'humour, il ajoutait parfois: "Ne faisons pas comme les poules, qui gloussent quand elles pondent. Faisons du bien, mais en silence!".

" R e g a r d e z l e b a n a n i e r ! "

Bonté sans bornes, respect des autres (comme don Bosco, il se découvrait en parlant à des paysans ou à des ouvriers), largeur de vue, esprit supérieur: voilà ce qui

attira au père Belloni la sympathie et l'aide non seulement des catholiques mais aussi des chrétiens séparés et des musulmans eux-mêmes. Par cet esprit de saine oecuménisme, il était presque un siècle en avance sur son temps. A sa mort, en 1903, l'Evêque grec-orthodoxe de Bethléem participa personnellement aux funérailles et déposa une couronne de fleurs sur son tombeau, au nom du Patriarche grec-orthodoxe de Jérusalem.

Dans la "Maison du père Antoine", Simon Srougi passa presque quatre ans, puis il fut transféré à l'école agricole de Beitgémal, où il devait passer toute sa vie. A Bethléem il compléta son éducation, mais surtout, grâce à la direction éclairée du père Belloni, il découvrit et cultiva sa vocation religieuse. "Regardez le bananier!", répétait souvent le Père. "Dès qu'il a donné son fruit, il se fait remplacer par un autre petit bananier. De même, nous devons travailler pour les vocations, pour ceux qui vont nous remplacer dans l'apostolat".

L'orphelinat de Bethléem offrait une ambiance idéale pour l'éclosion des vocations. Les études y étaient en honneur. Le père Belloni avait adopté la méthode d'enseignement des Frères des Ecoles Chrétiennes, adaptée à l'esprit de son Oeuvre. Il aimait la musique, le théâtre, la gymnastique et les promenades. Tout comme don Bosco, il voulait que l'étude et le travail baignent dans une atmosphère de joie.

Mais parmi les orphelins régnait surtout une sainte émulation dans la pratique de la vertu. C'est pourquoi, pendant son séjour à Bethléem, Simon décida de se consacrer totalement à Dieu dans la vie religieuse.

3 . DON BOSCO

C'est à l'Orphelinat Catholique de Bethléem que Simon Srougi apprit à connaître don Bosco et l'Oeuvre Salésienne. Il y a, en vérité, une ressemblance évidente, on dirait presque une sympathie spirituelle, entre don Bosco et le père Belloni. Le but de leur mission, leur méthode et leur esprit étaient identiques, car tous les deux s'étaient consacrés au bien des enfants les plus abandonnés.

C'est pourquoi en 1887 le pape Léon XIII conseilla au père Belloni de fusionner avec les Salésiens. Le Père en écrivit à don Bosco, qui lui répondit: "C'est un grande grâce de travailler en Terre Sainte, au milieu des concitoyens de Jésus, mais pour le moment il m'est impossible d'y envoyer des Salésiens. Plus tard, mon successeur prendra à coeur votre demande, et les Salésiens viendront en Palestine".

En effet, en 1891, quatre ans après la mort de don Bosco, les premiers Salésiens, envoyés de Turin par son successeur don Rua, arrivèrent à Bethléem. Le père Belloni avec la majeure partie de sa famille religieuse entra dans la Société Salésienne, tout en restant à la tête de son Oeuvre jusqu'à sa mort en 1903.

V i e p l e i n e d e s u s p e n s e

Simon Srougi se trouvait à Bethléem au moment décisif de la relève de l'Oeuvre de la Sainte-Famille par les Salésiens, et il n'en resta que plus décidé à suivre sa

vocation religieuse. Le père Belloni et ses meilleurs collaborateurs ne cachaient pas leur admiration pour l'activité débordante et pour la sainteté du fondateur des Salésiens, dont la vie avait été pleine de suspense, comme un roman.

Né en 1815 près de Turin, dans une famille de paysans, Jean Bosco avait finalement réussi à devenir prêtre en 1841. Il rejette alors toute chose -- argent et amis d'enfance -- pour aller à Turin. La capitale du Royaume de Sardaigne est en plein essor national et industriel. Les usines grandissent, les faubourgs s'allongent sans arrêt, mais la misère grandit aussi au même rythme.

Don Bosco ouvre son premier patronage dans le faubourg de Valdocco, qui fourmille d'enfants abandonnés à toutes formes d'exploitation, au chapardage et aux bagarres. Il organise des jeux, puis il y ajoute le catéchisme. Comme le père Belloni en Palestine, petit à petit il lâche tout pour donner un foyer à des garçons qui n'ont plus ni père ni mère. Il les loge, les nourrit et les habille; puis il leur ouvre des écoles et des ateliers de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers et ainsi de suite, pour leur mettre un métier en mains. Finalement, il fonde la Société Salésienne afin de continuer et agrandir son oeuvre en leur faveur.

Les Salésiens sont aujourd'hui presque 20.000. Le siège de la Province Orientale reste toujours la "Maison du père Antoine" à Bethléem.

4 . BEITGEMAL

En 1892, Simon Srougi quitta l'Orphelinat Catholique de Bethléem à destination de Beitgémal. En 1895, il commença son noviciat salésien, couronné par la profession temporaire à Crémisan le 31 octobre 1896, et par la profession perpétuelle à Bethléem le 30 septembre 1900. A Beitgémal Srougi passa toute sa vie de "Coadjuteur Salésien", ou Frère Laïc, jusqu'à sa mort en 1943.

V i l l a d e G a m a l i e l

L'Ecole agricole de Beitgémal se trouve à 25 kilomètres au sud-ouest de Jérusalem, au milieu de 500 hectares de prés, champs de blé et d'orge, olivettes, vignobles et forêts. Non loin de là se trouve la région biblique de la Séphéla, de Beitshemesh et de la vallée de Sorek, où se déroula la lutte épique de Samson contre les Philistins.

La tradition tenace de l'Orient a retenu dans le nom même de Beitgémal le souvenir de l'ancien "Caphar-Gamala", le "Village de Gamaliel". En effet, au temps de Notre-Seigneur, Beitgémal était la villa de campagne de Gamaliel, le "pharisien, docteur de la Loi, respecté de tout le peuple" dont nous parlent les Actes des Apôtres (5,39). Ce fut Caphar-Gamala aussi qui eut l'honneur d'abriter le tombeau de St.Etienne, le premier martyr chrétien. En son honneur on a fondé à Beitgémal l'Oeuvre du Pardon Chrétien.

Dans les premiers siècles de notre ère, Caphar-Gamala était donc un centre chrétien important. Plusieurs vesti-

ges de ce passé glorieux sont encore visibles dans la vaste propriété. Malheureusement, la conquête musulmane du VII^e siècle marqua le début d'une complète décadence, de sorte que, vers 1850, la charmante villa de Gamaliel n'était plus qu'une zone abandonnée, où seuls quelques pauvres paysans musulmans, victimes de la malaria et du trachome, menaient une existence misérable.

R e n a i s s a n c e c h r é t i e n n e

La renaissance de Beitgémal est due au père Belloni. Vers le milieu du siècle passé, de violentes persécutions faisaient rage contre les chrétiens de la Syrie et du Liban. Or, le père Belloni, ému à la vue des pauvres réfugiés chrétiens qui affluaient en Palestine, entreprit une oeuvre de secours de grande envergure en leur faveur.

Aidé généreusement par le grand catholique anglais Lord Bute, il acheta en 1869 la propriété de Beitgémal, dans le but d'y installer les réfugiés chrétiens. Quelques familles maronites du Liban essayèrent de s'y établir, mais se laissèrent bientôt vaincre par la nostalgie. Le contraste entre Beitgémal et leur charmante patrie abandonnée était vraiment trop grand. C'est pourquoi, peu à peu, tous les réfugiés libanais s'en allèrent, et le père Belloni se vit obligé de renoncer à son projet initial.

Dix ans plus tard, en 1879, il ouvrit à Beitgémal un orphelinat.

Le plan d'une colonie catholique avait échoué, mais il méritait d'être signalé comme témoignage de la charité sans bornes du père Belloni.

5. ANNEES D'APPRENTISSAGE

Pendant le noviciat de Srougi l'orphelinat de Beitzgémal était en plein développement. En janvier 1892 arrivèrent les premiers Salésiens de Turin. Outre les novices, il y avait alors à Beitzgémal environ 35 élèves, la plupart orphelins, qui partageaient leur temps entre l'étude et travail des champs.

Le Dominique Savio de Beitzgémal

Srougi n'était qu'un jeune novice, mais il se distinguait tellement par sa maturité spirituelle, sa charité et son esprit d'apostolat, que les supérieurs lui confièrent la surveillance des petits élèves. On disait de lui: "Simon n'est pas comme les autres: il fait tout à la perfection". C'est pourquoi on l'appelait "le Dominique Savio de Beitzgémal".

Dans toutes ses occupations, la prière l'accompagnait toujours.

Parfois on l'envoyait puiser l'eau de la citerne au moyen d'une grosse pompe à main. A chaque coup qu'il donnait à la pompe, il répétait une prière. Parmi ses résolutions on trouve celle-ci: "A chaque tour de la pompe je ferai un acte d'amour de Dieu pour la conversion des pécheurs". Il lui arrivait parfois de pomper l'eau pendant des heures entières; ses bras faibles et maigres semblaient alors soutenus par une force surnaturelle.

T o u j o u r s l e m ê m e

Le salésien belge père Charles Vercauteren, pionnier de l'Oeuvre de la Sainte-Famille, puis de l'Oeuvre salésienne en Terre Sainte, écrivait en 1939, quelques semaines avant sa mort: "Je me souviens de Srougi quand il arriva à Beit-gémal, où je me trouvais moi-même. Il était déjà alors, comme maintenant, exemplaire et parfait en tout. Il a toujours été le même". Ce témoignage est d'autant plus précieux si l'on considère que le père Vercauteren connut Srougi pendant presque cinquante ans, qu'il fut son directeur à Beitgémal pendant six ans (1902-1908), et qu'il était doué d'une grande finesse d'observation et de pénétration psychologique.

Un des anciens camarades des années 1892-1894, M.Issa Abou-Manna, de Bethléem, donne déjà de Srougi un jugement que vont répéter à l'unisson tous ceux qui entreront en contact avec lui: "Il était très obéissant, extrêmement obéissant, d'une obéissance indescriptible et d'une extrême bonté. A la chapelle il restait agenouillé du début jusqu'à la fin, comme s'il était de pierre. Il ne se tournait jamais, ni à droite ni à gauche. Et il invitait les petits orphelins à prier".

Obéissance, bonté, prière: n'avons-nous pas là les caractères distinctifs de sa personnalité morale?

L a . " M a i s o n d e l a c h a r i t é "

A encourager le jeune novice dans ses bonnes résolutions contribua sans doute en 1895 la visite du père

Michel Rua, premier successeur de don Bosco et Supérieur Général des Salésiens. Don Rua avait dénommé l'orphelinat de Bethléem "Maison de la foi", celui de Crémisan "Maison de l'espérance", et la colonie agricole de Beitgémal "Maison de la charité". Il entendait par là non seulement que Beitgémal, grâce aux produits du sol, devait aider les deux autres orphelinats salésiens, mais aussi que la charité et la bonté devaient toujours caractériser ses habitants.

C'est ce que le père Belloni lui-même ne s'était jamais lassé de répéter. En 1901 il écrivait encore une fois au père Cantoni, directeur de Beitgémal: "Traitez bien tout le monde, et vous n'aurez jamais d'ennuis; bien au contraire, vous serez aidés, estimés et protégés. Nos champs correspondront à vos fatigues, si vous tâchez de faire du bien aux orphelins, sans chercher à faire des spéculations comme les gros propriétaires. Dieu bénit toujours les humbles".

Dieu bénissait visiblement Beitgémal. Le dur travail d'assainissement des marécages, de reboisement et de culture des terrains, et surtout l'oeuvre de bienfaisance envers les orphelins attiraient les sympathies de nombreux bienfaiteurs et amis. Les autorités turques elles-mêmes appréciaient et louaient l'activité des Salésiens de Beitgémal.

Pendant sa visite de 1895, don Rua pouvait voir une colonie agricole en plein épanouissement. La chronique du temps nous parle de 60 vaches et boeufs, 400 brebis et moutons, 100 cochons et 500 pigeons. Beitgémal possédait même un moulin à vapeur -- le seul dans toute la zone -- et un alambic pour la distillation de l'huile de thym.

Pour compléter l'équipement de la ferme, le Marquis de Villeneuve, qui accompagnait don Rua dans son pèlerinage en Terre Sainte, fit cadeau à Beitgémal d'un concasseur et d'un pressoir pour les olives.

On voit donc que, durant ces années d'apprentissage et de noviciat, le travail ne manquait vraiment pas à Srougi. A l'école de grands Salésiens tels que le père Belloni, il apprit le vrai secret de la sainteté de don Bosco: sanctifier le travail en l'offrant à Dieu en hommage d'amour et d'expiation.

Quarante ans plus tard, en se rappelant la ferveur de sa profession religieuse, il écrira: "En devenant salésien je me suis donné entièrement à Dieu, âme et corps, et lui m'a accepté volontiers comme sien. Je ferai donc tout pour sa plus grande gloire".

6. SALESIEN

Le 30 septembre 1900, Simon Srougi se consacra définitivement au Seigneur par sa profession perpétuelle. Ainsi, après douze longues années de préparation, le voilà prêt à accomplir sa mission de bonté pour les autres et de perfection pour lui-même. Il a devant lui une vie encore longue: quarante-trois ans de travail, prière et apostolat dans l'esprit de don Bosco. Pour ceux qui seraient à l'affût d'aventures, c'est une vie presque décevante dans sa monotonie: un an après l'autre, toujours les mêmes occupations au dispensaire et au moulin, dans l'invariable cadre modeste de Beitgémal. De très rares et brèves visites en famille et, chaque année, une semaine de retraite spirituelle à Bethléem ou à Nazareth: c'est tout ce qui interrompait momentanément le train-train de la vie de tous les jours.

Et pourtant c'est justement dans le martyre de cette vie monotone, offert humblement à Dieu, que Srougi découvrit le secret de la sainteté.

H o m m e s u p é r i e u r

La première impression qu'on avait en rencontrant Srougi était celle d'un homme tout à fait supérieur. Mais ce charme indéfinissable n'émanait que de sa vertu, car son aspect extérieur était très ordinaire. De taille légèrement inférieure à la normale, plutôt maigre, il avait parfois un air maladif, probablement à cause des

privations de son enfance.

On ne l'entendait jamais crier ni parler fort, mais il souriait volontiers. Ses yeux vifs et noirs, dominés par un contrôle de tous les instants, pénétraient les secrets des coeurs et reflétaient la paix de son âme en constante union avec Dieu.

Un de ses confrères s'exclama un jour: "Je voudrais pouvoir pénétrer dans son âme pour voir quelle paix y doit régner".

Il avait en horreur la vanité dans l'habillement mais, en infirmier consciencieux, il aimait la propreté et l'hygiène.

Chaque soir, après son travail au moulin, et quelquefois aussi au cours de la journée, il était obligé de se désinfecter et de se libérer de nombreux parasites. Il le faisait en plaisantant. "Après tout, disait-il avec un sourire, ils n'ont sucé qu'un peu de mauvais sang".

On l'a toujours vu avec les mêmes habits: une espèce d'uniforme militaire de toile kaki, le veston boutonné jusqu'au col, et son petit crucifix épinglé à la poitrine. Les dimanches, il portait un complet noir -- tant qu'il en eut un. En effet, un jour il fut obligé, sous menace de violences, de le donner à des voleurs; mais il ne le regretta jamais. Bien au contraire: vêtu pauvrement, il se sentait plus à son aise au milieu des pauvres en haillons qui l'assiégeaient toute la journée. Toujours délicat et charitable, il ne voulait en aucune manière les humilier ou les froisser.

N u l n ' e s t p r o p h è t e d a n s s a p a t r i e

Au cours de la première guerre mondiale (1914-1918), pour obtenir plus facilement de la part des autorités turques l'exemption du service militaire, on lui conseilla de porter la soutane. Il en était heureux et, quand il dut la quitter pour reprendre ses habits ordinaires, il en éprouva un vif regret.

Dans son aspect extérieur, Srougi était si différent du type arabe traditionnel que plusieurs fois il fut pris pour un juif: ce qui aurait pu entraîner des conséquences extrêmement sérieuses. Un de ses confrères nous conte l'histoire suivante.

« En 1933 j'étais allé de Bethléem à Nazareth pour la retraite annuelle et j'y rencontrai mon vieil ami Srougi. Après la retraite, on décida de monter en pèlerinage au Mont Thabor. Il y avait des voitures à notre disposition, mais Srougi voulut monter à pied en signe de pénitence.

A peine étions-nous sortis de Nazareth, que des gamins nous prirent pour des Juifs. D'abord ils se contentèrent de crier à tue-tête: "Juifs!", puis ils commencèrent à ramasser des pierres pour nous les jeter. Srougi essaya de leur dire qu'il était "Arabe, fils d'Arabes" et, par surcroît, chrétien et de Nazareth. Il leur montra la petite croix qu'il avait à la boutonnière: autant parler au vent. Aucun argument ne valait devant sa jaquette hongroise, sa casquette russe et sa barbiche à la polonaise.

Je voulais donc employer d'autres moyens plus convaincants à l'égard des petits vauriens, mais Srougi m'en empêcha et se borna à dire: "Allons plus vite! Marchons!". Les pierres tombaient de tous côtés, mais il était tran-

quille comme si de rien n'était. Pour toute conclusion il ne fit que dire: "Le Seigneur aussi était de Nazareth, pourtant un jour se concitoyens ont bien tenté de le tuer. L'Evangile a raison: nul n'est prophète dans sa patrie" ».

V i e s a l é s i e n n e

Dans la vie de Srougi à Beitgémal, de 1900 jusqu'à sa mort en 1943, on peut distinguer deux périodes principales. Jusqu'à 1919 il a été tailleur, boulanger et sacristain; mais ce qui l'absorbait davantage c'était la boutique où il vendait aux paysans les quelques articles qui leur étaient indispensables. A partir de 1919, les supérieurs lui confièrent la direction du dispensaire et du moulin, en l'exonérant des autres occupations, sauf celle de sacristain. Vers la fin de sa vie, surtout après la grave maladie de 1939, il fut obligé de ralentir son activité, en déléguant à d'autres une partie de ses responsabilités. Nous verrons donc quelques aspects de sa vie salésienne et nous conclurons en essayant de tracer les lignes essentielles de sa personnalité morale.

Malheureusement, raconter les événements les plus importants de la vie de Srougi est plus vite dit que fait. Un confrère qui l'a connu pendant de longues années écrit: "Je n'ai jamais remarqué de choses extraordinaires en lui, si ce n'est une observance fidèle de la sainte règle et une obéissance à toute épreuve aux ordres des supérieurs". Et le confesseur des dernières années ajoute: "On me demande de raconter des faits de sa vie, surtout des faits extraordinaires: mais comment en trouver dans un homme qui

n'aimait pas seulement l'humilité en paroles, mais qui la pratiquait?".

Toutefois, la vertu de Srougi -- malgré, ou peut-être à cause de son humilité -- était si évidente qu'il aurait fallu du parti pris pour ne pas l'admettre. En 1908, don Rua, qui était déjà venu en Palestine en 1895, décida de faire une deuxième visite aux oeuvres salésiennes du Moyen-Orient, en même temps qu'un pèlerinage aux Lieux-Saints. Pendant son séjour à Beitgémal, il fut si frappé par la vertu, la bonté et l'esprit de travail de Srougi, qu'il dit aux supérieurs de la maison: "Suivez, observez ce confrère, notez ses paroles et actions jour après jour. C'est un confrère précieux, un saint authentique".

Telle était aussi l'opinion de tous ceux qui le connaissaient, à en juger par les témoignages de deux anciens élèves de Beitgémal, l'un chrétien, l'autre musulman.

M.Chéhadéh Botto, arabe chrétien de Bethléem, déclare en effet: "J'ai connu Simon Srougi à Beitgémal vers 1912. Il n'avait qu'à dire un mot, et il obtenait de nous tout ce qu'il voulait, plus que le père Directeur lui-même ou le père Econome. A l'église, on aurait pu tirer un coup de canon derrière lui: il ne se serait pas retourné. C'était la seule personne en qui l'on ne pouvait découvrir aucun défaut".

A son tour, M.Mohammad Abou-Laban, arabe musulman, atteste: "Srougi était notre maître d'arabe. Il nous enseignait à écrire; il guidait notre main avec tant de douceur que même notre père n'aurait pu en faire autant". Et lui aussi de conclure: "Je n'ai jamais vu aucun mal en lui. Si j'eusse remarqué la moindre faute, je jure par Dieu tout-puissant que je le dirais".

D é s i r e t r e n o n c e m e n t

Un des plus vifs désirs de Srougi -- peut-être le seul auquel il tînt vraiment -- c'était de pouvoir visiter le sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin. Un jour, un des pères salésiens les plus influents, au cours d'une conversation lui demanda:

- N'aimeriez-vous pas visiter notre maison-mère et la basilique de Notre-Dame à Turin?

- Oui, mon Père: c'est mon plus grand désir.

- Dans ce cas, j'en parlerai au père Provincial et j'espère qu'il vous en accordera la permission.

- Merci, mon Père, de tout mon coeur.

Mais une heure plus tard il était de retour chez le même supérieur et lui dit:

- Mon Père, je dois vous remercier de votre bonté à mon égard, mais je crois qu'il vaudrait mieux que je renonce à mon voyage à Turin. J'aurais du remords si j'allais m'amuser en Italie, tandis que les autres confrères travaillent ici à Beitgémal du matin au soir et se trouvent en si graves difficultés financières. Je vous prie donc de ne pas parler de ce voyage au père Provincial.

Son désir semblait devoir se réaliser quand même. En effet, en 1929 il fut invité par les supérieurs à accompagner à Turin le père Eugène Bianchi, dont l'âge vénérable demandait les soins d'un infirmier expérimenté. Tout était prêt pour le voyage, et on avait déjà obtenu le visa d'entrée en Italie. A la veille du départ, Srougi alla tout joyeux faire ses adieux au père Directeur, qui était malade. En voyant son fidèle infirmier sur le point de partir, le Père, affaibli par la fièvre, lui dit d'un

ton découragé:

- Alors, vous allez me quitter! Et dire que j'ai tant besoin de vous!

Simon resta interloqué, mais ce ne fut qu'un instant. Avec le détachement d'un vrai religieux qui a renoncé à toutes les consolations d'ici-bas, il dit au Père:

- Eh bien! Si cela vous fait plaisir que je reste pour vous soigner, je reste. En Italie j'irai une autre fois.

Et il resta à Beitgémal.

Une dernière occasion se présenta à lui cinq ans plus tard, à l'occasion de la canonisation de don Bosco, le 1er avril 1934. Les confrères de Beitgémal choisirent alors l'un d'entre eux pour accompagner le père Directeur à Rome et à Turin. La votation fut unanime: toutes les voix moins une -- la sienne -- furent pour Srougi. Il remercia les confrères de leur bonté, mais il renonça spontanément au pèlerinage en faveur d'un autre confrère arabe, M. Georges Harouni, qui lui aussi n'avait jamais été en Italie.

- Quant à moi, conclut-il, je ne verrai peut-être pas la Sainte-Vierge et don Bosco dans leur sanctuaire de Turin, mais j'espère les voir un jour au ciel.

" S ' i l m ' a v a i t t u é . . . "

En 1928 Srougi courut le risque d'être assassiné. C'était alors une époque de grands désordres en Palestine, à cause de la lutte entre Arabes et Juifs. Un jour il était allé acheter des médicaments chez un pharmacien juif de Jérusalem. Un musulman, intrigué par son air si peu arabe, le prit pour un juif, le fila jusqu'à la gare et

monta dans le train avec lui. Evidemment, il attendait que Srougi descendît à la gare de Hartouv (la plus proche de Beitgémal) pour l'assassiner. Mais heureusement, dans le même train se trouvaient des paysans musulmans de la zone de Beitgémal, qui ne tardèrent pas à deviner ses intentions sinistres. Ils le prirent donc à part et lui dirent sans ménagements:

- Gare à toi, si tu oses toucher à un seul cheveu de cet homme! Tu ne sais donc pas qu'il est chrétien et "Arabe, fils d'Arabes"? C'est lui qui nous guérit quand nous sommes malades. C'est l'homme le plus saint de Palestine!

Non contents de cela, les paysans accompagnèrent Srougi jusqu'à Beitgémal. Quand ils l'informèrent du grave danger qu'il avait couru, il se borna à répondre avec calme:

- Eh bien! S'il m'avait tué, je serais maintenant en paradis!

Le diable est jaloux

Vers 1930, survinrent d'autres épreuves non moins graves. D'une part, la lutte entre Arabes et Juifs semblait devenue endémique, d'autre part on avait aussi de sérieux ennuis sur le plan religieux et humanitaire. En 1932, ce furent surtout les protestants de Ramleh (grosse bourgade au nord-ouest de Beitgémal) qui tentèrent par de fausses accusations de forcer les autorités anglaises à fermer le dispensaire, parce que ni Srougi ni la Soeur qui l'aidait n'étaient infirmiers diplômés. En vain leur remontra-t-on qu'en réalité le dispensaire n'avait été au

début que l'infirmier de l'Ecole, et que seuls de pressants motifs de charité avaient obligé les Salésiens d'étendre aux habitants de la zone les soins dont on pouvait disposer, tout en renvoyant aux hôpitaux de Bethléem et de Jérusalem les malades les plus graves. Il fallut l'intervention personnelle du Haut Commissaire britannique, qui était au courant du bien fait par Srougi, pour mettre un terme aux vexations.

Un témoin de ces jours pleins d'anxiété, le père Dalmaso, déclare: "Je me souviens que chaque fois qu'il y avait des inspections au dispensaire de la part des autorités britanniques, plusieurs confrères exprimaient les plus noirs présages pour l'avenir. Mais sur la bouche de Srougi on n'entendait que des expressions de la plus vive foi.

- Laissons faire le Seigneur! disait-il. Le diable est jaloux du bien que l'on fait.

Naturellement, cela ne le dispensait pas de la plus grande prudence et vigilance, car la situation était extrêmement délicate à tous points de vue. Ainsi, on lui amena un jour une pauvre femme musulmane rongée par la gangrène. Le cas était très grave. Srougi se concerta avec le père Directeur et décida d'envoyer la malade à l'hôpital. Mais comme elle souffrait de douleurs atroces, pour la soulager quelque peu, Srougi lui fit une piqûre d'huile camphrée. Malheureusement, la pauvre malade décéda avant même d'arriver à l'hôpital de Jérusalem.

L'affaire traîna pendant plusieurs mois. Srougi souffrait beaucoup, mais en silence; et si quelqu'un exprimait trop vivement ses sentiments, il le reprenait avec douceur, lui rappelant que c'était le Seigneur qui permettait

ces épreuves. Peu à peu, non seulement la tempête s'apaisa d'elle-même, mais la confiance des paysans dans leur infirmier alla toujours en augmentant.

C i t e r n e s v i d e s

On dirait qu'après tant d'épreuves le Seigneur ait voulu récompenser la vertu de son fidèle serviteur par des grâces insignes. En 1934, on était déjà à la fin de février, et pas une seule goutte de pluie n'était encore tombée. La sécheresse menaçait de détruire toute la récolte des champs. Pour comble de malheur, les finances de Beitgémal, jamais florissantes, se trouvaient alors dans une situation particulièrement difficile.

Un jour, le père Econome rencontre Srougi et lui fait part de ses graves soucis.

- Vous voyez bien, lui dit-il, qu'on ne sait plus où donner de la tête. Les citernes sont vides, le ciel est de plomb, et les huches n'ont plus de farine. Il faut arracher au ciel un miracle.

Srougi promet de prier et, dès qu'il rencontre la Soeur assistante du dispensaire, il lui dit:

- Nous offrirons aujourd'hui toutes nos actions au bon Dieu, pour attirer sur nous la miséricorde de sa Providence.

A partir du lendemain, des pluies torrentielles remplirent puits et citernes et désaltérèrent les champs, de sorte que la moisson fut exceptionnelle. Même les paysans attribuèrent cette grâce aux prières de Srougi, mais lui, toujours humble, ne faisait que répéter:

- C'est le bon Dieu qui nous a aidés. Il ne faut jamais douter de sa Providence. Dieu est notre père tout-puissant et nous aime.

T r o i s v i s i t e s

Voici maintenant le récit que la nièce de Srougi, Mme Chafiq Aou-Asal, nous a laissé de trois visites faites par Zahra (soeur de Simon) à Beitgémal. En lisant ces pages qui semblent tirées des "Fioretti" de St.François, on reste impressionné par le pouvoir qu'avait Srougi de lire dans les consciences. Voici donc ce que Mme Chafiq nous raconte.

« Un jour, en 1935, en compagnie de ma mère Zahra, je suis allée trouver mon oncle Simon Srougi à Beitgémal. Il nous accueillit avec bonté et le soir il nous dit:

- Les femmes ne peuvent pas coucher à l'intérieur de l'Ecole. Vous avez à votre disposition une chambre tout près du moulin et vous y passerez la nuit.

Le lendemain matin ma mère me dit:

- J'aimerais aller à Jaffa sans déranger Simon. Malheureusement, je n'ai pas assez d'argent.

Je lui dis:

- Ni moi, non plus.

Survint alors Simon, qui nous salua et nous dit:

- Vous voudriez aller à Jaffa, mais vous n'avez pas assez d'argent, n'est-ce pas?

- Qui vous l'a dit?

- Personne... C'est une idée que j'ai eue.

Maman alors lui demanda:

- Est-ce que tu n'aurais pas de l'argent à nous prêter?
- Non; mais je peux en demander au père Directeur.
- Dans ce cas, conclut ma mère, je n'en veux pas.

Quelque temps après, nous sommes allées une deuxième fois chez mon oncle à Beïtgémal. Ma mère et ma soeur m'accompagnaient. L'oncle Simon n'avait pas été informé de notre visite. Il gardait la chambre, car il était malade. Le père Directeur nous confia que le matin du même jour mon oncle lui avait dit:

- Aujourd'hui vont arriver ma soeur Zahra et ses deux filles. Voudriez-vous les inviter d'abord à déjeuner et les faire monter ensuite chez moi?

Le père Directeur lui demanda:

- Qui est-ce qui vous a dit qu'elles vont venir aujourd'hui?

- Personne... C'est une idée que j'ai eue.

Dix minutes plus tard, nous arrivions à Beïtgémal. »

" R e d e v i e n s c a t h o l i q u e ! "

Zahra rencontra son frère une troisième et dernière fois en octobre 1943. L'état de santé de Srougi était désespéré, et le père Directeur fit appeler Zahra d'urgence au chevet de son frère. C'est toujours Mme Chafiq qui raconte.

« Ma mère me dit un jour:

- Ton oncle Simon est gravement malade. Allons le visiter!

Mais, comme j'avais un pied qui me faisait très mal, je

lui ai répondu:

- Tu vois bien que je ne peux même pas marcher.

Maman ne voulait pas entendre d'excuses et pour toute réponse me dit:

- Débrouille-toi et viens!

J'ai donc pansé mon pied le mieux que j'ai pu, et nous avons pris le train pour Hartouv. On descendit à cette gare, mais après quelques minutes de marche ni ma mère ni moi ne pouvions plus continuer. Heureusement, voilà un fiacre qui s'arrête devant nous. Le cocher nous demande:

- C'est vous qui allez à Beitzémal visiter le saint Srougi?

Alors je dis à ma mère:

- Tu vois, maman: ton frère est un vrai saint.

Le cocher nous fit monter dans la voiture et nous amena à Beitzémal.

Comme la fois précédente, mon oncle avait dit au père Directeur:

- Ma soeur et sa fille sont en train d'arriver.

- Qui est-ce qui vous l'a dit? lui demanda le Père.

Mais Srougi répondit seulement:

- Je le sais.

On arriva à l'Ecole, on déjeuna et puis on monta chez lui. Il était gravement malade, mais je lui dis presque en plaisantant:

- Mon oncle, tout le monde dit que vous êtes un vrai saint.

Je lui montrai alors mon pied malade et lui dis:

- Guérissez donc mon pied!

- C'est une tumeur maligne, me dit-il. Appelez-moi un de mes confrères.

Le confrère arriva, et Simon le pria de lui donner un médicament. Puis il se recueillit en prière et me donna le médicament en disant:

- Au nom de Jésus-Christ, tu guériras.

En effet, mon pied guérit le jour même; et pourtant c'était depuis plus d'un an qu'il me faisait mal.

Il parla alors avec ma mère et lui dit:

- Si tu es ma soeur, redeviens catholique!

Ma mère s'était mariée avec un protestant et était devenue protestante elle-même.

Je dis à ma mère:

- Promets-le lui! Ne vois-tu pas qu'il est en agonie?

Simon répéta:

- Je ne veux absolument pas mourir avant que tu ne me promettes de redevenir catholique.

Finalement, ma mère céda et lui dit:

- D'accord!

Peu de jours après, mon oncle mourait. »

Voilà donc le récit de la nièce de Srougi. Le père Jean Kot, qui assistait à cette dernière rencontre, ajoute:

« Au moment de la séparation, j'ai été témoin d'une scène émouvante. Srougi saluait sa soeur en élevant les mains et en disant:

- Au revoir au ciel!

Alors Mme Zahra, les larmes aux yeux, prit les ciseaux et coupa une mèche des cheveux de son frère en disant:

- Ce sera une relique pour moi après ta mort. »

On aimerait croire que les prières de Srougi aient obtenu la conversion de sa soeur. Malheureusement, on n'est

pas en mesure de l'affirmer d'une manière catégorique, car Mme Chafiqra termine son récit en disant: « Je me souviens que ma mère, peu avant de mourir, se mit une robe blanche et dit:

- Me voilà réconciliée avec mon frère!

Puis elle mourut quelques jours plus tard, mais protestante. »

H o n n e u r s m i l i t a i r e s

Vers 1938, les luttes entre Arabes et Juifs reprirent avec une violence inouïe. A Beïtgémal on vivait dans la terreur, surtout après le meurtre du Directeur de l'Ecole, le père M.Rosin; mais Srougi ne perdait pas sa confiance en Dieu et son calme habituel. Les rebelles eux-mêmes le vénéraient. Un témoin oculaire de ces terribles journées, M.Youssef Hafiri, nous dit:

« Un jour les rebelles avaient investi Beïtgémal. Le soir, après avoir coupé la ligne du téléphone, ils se mirent à maltraiter le père Directeur, le père Econome et tous les autres supérieurs qu'ils trouvèrent. Nous autres enfants, nous étions terrifiés. Mais lorsque le chef de cette bande de brigands vit Srougi, il ordonna à ses dignes compères de se mettre au garde-à-vous, en disant:

- Rendez-lui les honneurs militaires en signe de respect! »

Et M.Hafiri de commenter: « Ils le connaissaient et savaient qu'il les soignait et pansait quand ils étaient malades ou blessés. Il était toujours homme de Dieu, et sa seule tâche était de faire du bien. »

L e d é b u t d e l a f i n

Comme si tant d'épreuves n'étaient pas assez, au cours de l'année 1938 la malaria sévit à Beitgémal parmi les paysans de la région et les confrères et élèves de l'Ecole. Srougi se dévouait nuit et jour pour soigner les malades, mais vers la fin de septembre il fut terrassé lui-même par les fièvres. Son état devint bientôt très grave, d'autant plus qu'on avait épuisé toute la quinine, et que les rebelles avaient coupé tous les moyens de communication avec Beitgémal.

Le 2 octobre 1939, le nouveau Directeur, le père Candiani, au risque de sa propre vie, réussit à transporter Srougi à l'hôpital français de Bethléem. On avait perdu tout espoir de le sauver mais, à la surprise générale, une nette amélioration se dessina très rapidement, de sorte que le 12 octobre il était déclaré hors de danger et pouvait quitter l'hôpital. Il passa alors un mois de convalescence dans la nouvelle maison salésienne de Tantour et, le 9 novembre, il rentra à Beitgémal.

Il essaya de reprendre ses activités comme avant, mais les forces lui manquaient. Il dut alors se rendre à l'évidence et renoncer d'abord au moulin, puis au dispensaire.

C'était le début de la fin.

7. COMME UNE COUPE DE MIEL

C'est l'heureuse image orientale d'un paysan musulman de Beitgémal, qui voulait ainsi exprimer la douceur et la bonté dont débordait l'âme de Srougi. Toujours calme, humble et souriant, il se trouvait parfaitement à son aise à la dernière place. C'étaient justement ses manières douces et humbles qui lui gagnaient la sympathie et la vénération de ceux qui étaient en contact avec lui.

Il était plein de charité pour son prochain. S'il entendait des jugements sévères sur les autres, il répétait sa maxime préférée: "Penser bien de tous, parler bien de tous, faire du bien à tous". Il en donnait lui-même l'exemple, car il était si vertueux qu'il trouvait toujours quelque chose de bien en tous.

En entendant le juron si fréquent dans la bouche des Arabes: "Que ta maison soit détruite!",

- Non, non!, corrigeait-il; que ta maison ne soit pas détruite, mais construite!

Un paysan musulman parle ainsi de la bonté de notre confrère:

"Je connais Sinon Srougi comme la paume de ma main. Mon père et moi, nous avons labouré les champs de Beitgémal, moissonné le blé et l'orge, cueilli les olives et les lentilles pendant de nombreuses années. Je peux donc dire que je le connais. Moi, je suis musulman, et lui était chrétien; pourtant il m'a toujours traité comme si j'étais son propre frère. Il n'était que bonté et douceur pour tous, et tous -- à leur tour -- étaient ses amis. Sous le ciel de Beitgémal qui aurait pu se dire ennemi de Srougi?".

F i l s d e D i e u e t n o s f r è r e s

Il y avait de nombreux musulmans qui travaillaient à Beitgémal: des métayers, des paysans et des ouvriers occasionnels. C'est spécialement parmi eux que Srougi exerça son influence bienfaisante. Ils le vénéraient et se fiaient aveuglement à lui, car ils étaient sûrs qu'il savait les comprendre et les aider.

Combien de fois, après des disputes sanglantes, ils avaient recours à lui! Et lui, toujours calme et charitable, ne pensait pas seulement les blessures des corps, mais s'efforçait aussi d'éteindre les haines et de rétablir la paix. Souvent il était choisi avec le père Boutros Sarkis pour arbitrer leurs différends. Il ne pouvait tolérer d'appréciations contraires à la charité à l'égard des paysans et ouvriers musulmans.

- Eux aussi sont fils de Dieu et nos frères! répétait-il.

Dans les cas les plus graves, quand on était obligé de prendre des sanctions contre quelques-uns d'entre eux ou de les licencier, il tâchait de raisonner les coupables et de les persuader de ne pas se venger, et d'ordinaire par sa bonté il les calmait.

V a c a r m e d ' e n f e r

De cette bonté Srougi donna d'innombrables exemples, surtout dans ses deux occupations principales de meunier et d'infirmier. Il est difficile de comprendre comment il pouvait exercer deux activités tellement différentes; il

faut toutefois se rappeler que Beitgémal était alors une zone de frontière où l'on vivait dans un état d'urgence continuelle et l'on pouvait survivre grâce seulement à l'héroïsme de pionniers tels que Srougi.

C'est en faisant un usage scrupuleux de son temps qu'il pouvait suffire à tout. Il se levait à l'aube; à cinq heures il était déjà à la chapelle pour la méditation, la messe et la communion. Un petit-déjeuner très frugal, et vite au moulin, où l'attendait une longue caravane de paysans. Vers dix heures du matin il quittait le moulin pour le dispensaire et il y restait parfois jusqu'au soir.

Beitgémal est situé au centre d'une zone qui a d'immenses possibilités agricoles, mais qui était alors très arriérée. Ce fut l'Ecole salésienne, grâce aux idées géniales de ses grands directeurs, comme le père E. Bianchi et le père A. Sacchetti, qui joua un rôle de premier plan dans le développement de toute la région. Sous la pression des circonstances, l'Ecole avait dû chercher à ne vivre que sur elle-même. Aussi disposait-elle d'un moulin à trois meules et blutoir, actionné d'abord par un moteur à vapeur, puis par un gros moteur Diesel -- le premier moteur du genre en Palestine.

Tous les paysans des villages à trente kilomètres à la ronde venaient moudre leur blé et leur orge à Beitgémal. C'était un trafic énorme, et le responsable de tout c'était Srougi. Il fallait être témoins oculaires pour se faire une idée de ce qui se passait au moulin: échange de denrées, achats et ventes, bagarres effroyables, vacarme d'enfer. Tous voulaient être servis les premiers; les uns prétendaient régler la mouture à leur gré, les autres volaient la farine des sacs des voisins. Il y avait de

quoi perdre la tête. Mais Srougi avait l'oeil à tout, dirigeait tout.

Avec son calme inaltérable, il pesait le blé, numérotait les sacs et assignait à chacun son tour, avec tant de justice et de bonté que personne ne trouvait rien à redire. Tour à tour il savait être conciliateur, policier et juge. Il réussissait même à faire restituer le blé volé. Dans leurs disputes interminables les paysans s'adressaient à lui, et tel était son prestige qu'il parvenait presque toujours à rétablir la paix.

P r o v i d e n c e ! P r o v i d e n c e !

Ils avaient tant de confiance dans son honnêteté que, s'ils avaient pesé le blé chez eux et puis au moulin et qu'il y ait une différence, c'était toujours Srougi qui avait raison, car -- disaient-ils -- le "Mou'alleh" ne trompe jamais. Un paysan musulman, M.Mahmoud Abou-Nijm, ne fait donc que refléter l'opinion générale en déclarant: "Il ne trichait ni ne trompait jamais. Je suis incapable de dire combien ce saint religieux était saint et parfait".

Le moulin travaillait nuit et jour sans arrêt, sauf les dimanches et les fêtes. Non seulement Srougi était toujours ponctuel à sa tâche, mais encore il acceptait souvent du travail supplémentaire, car les paysans ne se souvenaient pas facilement de l'horaire de l'Ecole.

Pendant l'hiver il souffrait beaucoup des engelûres, car le moulin était humide et froid. Il aurait pu au moins sortir et se rechauffer un peu au soleil, mais il ne s'offrait jamais ce luxe. Seulement après avoir dîné et

après la visite au Saint-Sacrement, il s'asseyait une demi-heure au soleil et regardait les élèves jouer.

Il était exact dans sa comptabilité, il gardait tous ses registres bien en ordre, et c'était avec visible satisfaction que chaque soir il consignait au père Econome l'argent gagné par son dur travail. Les jours où la recette avait été plus abondante, il s'exclamait avec un beau sourire:

- Providence, mon Père! Providence!

Il voulait indiquer par là sa vive foi et sa profonde reconnaissance au Seigneur.

On peut donc conclure avec un paysan musulman, M.Abdul-Hamid Ali: "Nous ne pouvons dire que du bien de lui. Tout le monde le respectait, car il ne faisait que du bien".

8. LE BON SAMARITAIN

Le nom de Srougi est lié surtout au dispensaire de Beitgémal, où pendant des dizaines d'années il a déployé son oeuvre inlassable de Bon Samaritain. Plus de cinquante villages, tous musulmans, n'avaient (et ne voulaient) d'autre "docteur" que lui. Les pauvres malades venaient à Beitgémal en caravanes, dans des charrettes, à dos de cheval ou de chameau. Maigres, émaciés, sales, grouillants de puces et de poux, ils se relayaient sans cesse. Souvent ils étaient révoltants, pourtant Srougi éprouvait de la pitié pour tous, du dégoût pour personne. Ils venaient le chercher à n'importe quelle heure, nuit et jour, été comme hiver; ils le priaient de se rendre à leurs villages pour y soigner les malades. Sa présence seule était un réconfort et rendait moins pénible aux moribonds l'approche de la mort.

Il supportait avec une patience héroïque la fatigue, la nausée, les plaintes sans fin de ces pauvres hères, qui attendaient de lui la guérison avec une foi totale, absolue, comme les foules qui se pressaient le long des chemins de Palestine autour de son concitoyen Jésus. Tous étaient convaincus qu'il guérissait plus par sa sainteté et ses prières que par ses médicaments. "Les femmes musulmanes, atteste soeur V.De Fino, F.M.A., lui apportaient souvent leurs enfants malades et lui disaient:

- Il suffit que vous les touchiez, et ils guériront.

Et en effet, plusieurs fois ils guérissaient vraiment".

V i v e J é s u s !

Dès le début de sa vie religieuse, Srougi avait été l'infirmier de l'Ecole; puis, en 1919, on lui confia aussi la direction du dispensaire. Dans sa lourde tâche il était aidé par les Soeurs salésiennes, qui rivalisaient avec lui en zèle et en esprit de sacrifice.

Srougi était vraiment l'homme qu'il fallait. Etant arabe, il était regardé comme leur frère par les paysans. Il savait l'arabe à la perfection. "Personne à Beitgémal ne connaissait l'arabe comme Srougi", atteste M.Dib Mahmoud Hassan. Il comprenait la mentalité, les préjugés, les réactions impulsives de ses malades. Mais surtout il était doué d'une prudence consommée et d'un bonté inépuisable.

Les maladies les plus communes étaient la malaria et le mal d'yeux, mais il ne manquait pas de cas de lèpre et d'autres maladies contagieuses. Souvent ce n'était que de l'anémie, causée par la vie misérable de ces pauvres paysans; et alors, d'accord avec ses supérieurs, il les aidait financièrement. Il faisait cela avec un tact exquis, afin de ne pas heurter la susceptibilité des malades. Ils lui en étaient reconnaissants et, avec une jolie expression orientale, ils disaient: "Notre docteur fait la charité pour la face de Dieu".

Srougi regardait sa tâche d'infirmier non seulement comme une oeuvre humanitaire, mais aussi comme un vrai apostolat. Voilà pourquoi aux malades il parlait si volontiers de Dieu et du ciel. Aux musulmans eux-mêmes il avait appris à le saluer en disant: "Vive Jésus!". Et puisque eux aussi ont un grand respect pour Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge, pour lui faire plaisir ils répétaient

volontiers ce salut.

Un arabe chrétien de Bethléem, M.Jiries Ballout, raconte:

« Quand on lui disait: "Bon jour!", il faisait semblant de ne pas entendre; mais si on lui disait: "Vive Jésus!", son âme s'ouvrait. Les paysans venaient quelquefois à Beitgémal pour acheter des médicaments, mais ils n'avaient pas d'argent pour les payer. Mais lui, il leur disait:

- Ça ne fait rien; dites seulement: "Vive Jésus!".

Il arrivait même que, pour entrer dans ses bonnes grâces, quand ils n'avaient ni argent ni oeufs, ni poulets à lui donner, ils lui disaient en guise de payment: "Vive Jésus!". Il comprenait bien leur ruse, mais il souriait et il leur disait:

- D'accord! Mais la prochaine fois n'oubliez pas l'argent!

Ils promettaient, mais la prochaine fois ils oubliaient encore. Ils oubliaient toujours, mais lui ne faisait que sourire ».

D i e u g u i d a i t s a m a i n

Il savait aussi les inviter prudemment à prier.

- Avez-vous prié "Sitti Mariam", demandait-il en indiquant la petite statue de la Sainte-Vierge qu'il avait mise dans le dispensaire. Et il ajoutait:

- Nous vous donnons les médicaments, et vous les donnerez à vos malades en priant "Sitti Mariam".

Les musulmans étaient convaincus qu'il guérissait au nom de Dieu; et, en effet, avant de faire des piqûres, il

disait en arabe: "Courage! Au nom de Dieu guérisseur!".

Le père Jean Kot raconte:

" En 1943, quelques semaines avant la mort de Srougi, j'ai rencontré une femme musulmane qui était venue à Beitgémal avec son mari pour se faire soigner par notre infirmier. Je leur ai dit:

- Il ne peut pas vous recevoir. Il est très malade. Pourquoi n'allez-vous pas à Hartouv, où il y a une doctoresse juive?

- Oh, non! protesta la femme. Je n'irai jamais chez elle. Je ne veux que votre Mou'Allem. Je sais bien qu'il n'est pas un vrai docteur: mais il est un homme de Dieu!".

Avec raison, donc, un autre musulman, M.Mahmoud Atallah Abad, nous dit:

"Srougi était un homme fidèle à sa religion et respectait toutes les religions. Il soignait les malades, et Dieu guidait sa main. La bénédiction de Dieu était dans sa main, car il faisait la piqûre et l'on guérissait à l'instant, tandis que maintenant les docteurs font les piqûres sans aucun résultat".

P a t i e n c e d e J o b

Dans son oeuvre de Bon Samaritain, Srougi voyait aussi un moyen de santification personnelle. Combien de vertus ne lui fallait-il pas pratiquer dans son dispensaire! Mais la plus nécessaire était sans doute la patience: une patience comme celle de Job, faite d'humilité, de douceur et de bonté. Malgré son prestige extraordinaire il ne lui était pas toujours facile de se faire obéir, car il avait

affaire à de pauvres paysans ignorants, pleins de préjugés et qui tenaient beaucoup à leurs méthodes et traitements traditionnels, contraires souvent à toute hygiène.

Un jour, un costaud de bédouin vint se faire panser un abcès. Comme c'était la première fois qu'il voyait Srougi, il le dévisagea de la tête aux pieds avec visible curiosité. A la fin, pour tout remerciement, il partit d'un éclat de rire et lui dit:

- Tu es si petit et si malingre! Si je te happe, je te tue comme une mouche.

Mais Srougi se borna à faire remarquer à la Soeur assistante:

- Il ne faut jamais perdre sa patience.

Une autre fois il devait arracher une dent à un paysan, mais celui-ci n'en pouvait plus de douleur. Finalement, Srougi réussit à lui faire ouvrir la bouche et à lui tâter la dent cariée. Le paysan poussa un hurlement, renversa chaise et infirmier et s'échappa.

Srougi ne perdit pas son sang-froid. Il se releva, appela avec bonté son patient, le fit asseoir à nouveau et put lui extraire la dent.

D'autres fois la situation aurait pu facilement tourner au tragique. Un jour, à la suite d'une bagarre, il y eut une telle cohue au dispensaire qu'on dut barricader la porte. On l'ouvrait seulement de temps en temps pour laisser entrer deux ou trois malades à la fois.

A un moment donné, pendant que Srougi se trouvait le dos contre la porte, ce fut la bousculade. Il y eut une poussée formidable: la porte fut enfoncée et arrachée des gonds, et le dispensaire envahi par une foule de forcenés qui hurlaient comme des sauvages.

Le pauvre infirmier fut renversé et piétiné. A grand' peine réussit-on à le dégager et à faire sortir les paysans. Srougi était tout contusionné et avait le visage égratigné, mais il dit avec un calme admirable:

- C'est le moment de montrer que nous sommes de vrais chrétiens et que nous savons pardonner.

Entretiens, passé le premier moment de confusion, les paysans eux-mêmes découvrirent les instigateurs de la bagarre et décidèrent d'en faire justice sommaire, car ils ne pouvaient se résigner à laisser maltraiter leur Mou'Allem. Srougi dut intervenir et user de toute son autorité pour empêcher qu'on ne lynche les coupables.

Sa patience avait souvent une nuance d'humour. Un jour, au dispensaire, la Soeur assistante ouvre une boîte de chocolats purgatifs pour enfants, mais la trouve pleine de fourmis. Plutôt dépitée, elle montre la boîte à Srougi, qui pour toute réponse sourit et dit:

- Oh, chères créatures du bon Dieu! Que vous êtes mignonnes!

C o m m e d e s p i e r r e s p r é c i e u s e s

La prudence de Srougi dans ses relations avec les malades n'était pas moins admirable. Il avait acquis une grande expérience et pouvait diagnostiquer avec sûreté presque toutes les maladies, mais quand il avait des doutes sérieux il n'hésitait pas à envoyer les patients à l'hôpital. Il se tenait au courant des meilleurs traitements à suivre et, dans la mesure du possible, préparait lui-même les médicaments dont il avait besoin.

Le père Antoine Candiani, ex-directeur de Beitgémal, atteste à cet égard:

"Que de fois ne l'ai-je surpris le soir tard en train de préparer les médicaments pour ses malades! Et si je lui disais:

- Il est tard: allez vous reposer!

- Mais, mon Père, répondait-il, demain il y aura tant de malades, et nous devons bien les soigner: à moins de leur faire passer la nuit chez nous.

Quand j'avais assez d'argent pour lui acheter des médicaments à Jérusalem ou à Jaffa, c'était comme si je lui faisais cadeau de pierres précieuses.

- Quel grand bien, me disait-il alors, nous pourrons faire avec ces médicaments!"

Avec les femmes malades il était d'une prudence extrême. D'ordinaire c'étaient les Soeurs qui s'occupaient d'elles, bien que sous sa direction.

Une fois, vers six heures du soir, il venait de fermer le dispensaire, quand il fut appelé par une femme musulmane malade. Srougi ne la laissa même pas finir de parler et lui dit:

- Rentrez à la maison et revenez avec votre mari!

La femme n'eut qu'à s'exécuter, et Srougi reçut l'approbation de tous le paysans.

E p r e u v e s t r a g i q u e s

Charité, patience et prudence: c'étaient des vertus indispensables dans les épreuves tragiques qui s'abattirent sur Beitgémal au cours des longues luttes entre Arabes et

Juifs. De nombreuses bandes armées harcelaient sans cesse les forces du gouvernement mandataire anglais. Les blessés ne se comptaient désormais plus. En vrai chrétien, Srougi ne voyait en eux que des frères qu'il fallait aider. Parfois on apportait les blessés de villages très lointains, car ils n'auraient pu être soignés ailleurs sans courir le risque d'être découverts et condamnés. Les chefs des rebelles savaient qu'il y avait à Beitgémal un "homme de Dieu" auquel on pouvait se fier. Plusieurs fois soldats et policiers anglais firent irruption dans l'Ecole et perquisitionnèrent le dispensaire, mais toujours sans aucun résultat. Et si Beitgémal n'eut pas à subir de plus graves désastres, c'est à l'oeuvre prudente et patiente de Srougi qu'on le doit.

Sa vertu atteignit l'héroïsme dans les tristes journées de juin 1938, lors de la fin tragique du directeur de l'Ecole, le R.P. Mario Rosin. Le Père revenait à cheval de la ferme de Rafat, propriété du Patriarcat Latin de Jérusalem, quand il fut tué à coups de pierre, à quelque cinq kilomètres de Beitgémal, par un paysan de la zone.

Tout le monde connaissait l'assassin. Recherché par la police anglaise, il s'enfuit, mais il fut grièvement blessé. Pendant la nuit il gagna la ferme de Rafat et se fit panser, mais il perdait toujours beaucoup de sang et craignait d'être traqué par les Anglais. Le soir suivant, il arriva à Beitgémal et frappa à la porte du dispensaire. Srougi ouvrit, le reconnut immédiatement, mais le fit entrer quand même. La Soeur assistante le reconnut elle aussi. Le sang lui bouillait d'indignation; elle avait envie de lui dire qu'il était un misérable assassin.

Srougi se taisait et commençait à désinfecter les

blessures. La Soeur en fut outrée.

- Et vous le soignez! fit-elle.

Il la regarda d'un air grave et lui répondit:

- Nous sommes ici seulement pour faire du bien. Le père Rosin est en paradis. Notre-Seigneur en croix n'a-t-il pas pardonné à ses bourreaux? C'est notre devoir d'en faire autant.

Puis il pensa les blessures du criminel et il lui trouva même un abri pour la nuit. Le lendemain matin, une patrouille blindée de l'armée anglaise assiégea Beitgémal. Le commandant était sûr que l'assassin s'était réfugié à l'Ecole. Mais le bandit se déguisa en vieille femme et, la face couverte d'un voile noir, il réussit à s'échapper.

S c è n e s é v a n g é l i q u e s

Evidemment, toutes les journées n'étaient pas si tragiques. On vivait à Beitgémal dans une ambiance heureuse de travail et de prière. Le cadre était forcément un peu rustique et grossier mais, somme toute, paisible et quelquefois même idyllique.

C'étaient surtout les enfants qui donnaient à Srougi le plus de consolation et de plaisir. Il fallait voir avec quelle foi les femmes des villages musulmans lui apportaient leurs petits bébés malades.

- Vous n'avez qu'à les toucher, disaient-elles, et ils guériront.

C'était presque la scène évangélique des mères juives qui apportaient leurs enfants à Jésus pour qu'il les bénît. Et quand Srougi ne pouvait plus rien faire pour

prolonger aux petits anges la vie de ce monde, il leur ouvrait par l'eau du baptême les portes du ciel.

A leur tour, les enfants l'entouraient instinctivement d'affection et de respect. Le soir, quand il sortait prendre un peu de frais après une dure journée de travail, il était immédiatement entouré des fils des paysans musulmans qui, pour lui faire plaisir, le saluaient en chœur, en disant:

- Vive Jésus!

Il souriait, rendait le salut et puis il leur distribuait des bonbons.

P r é d i l e c t i o n s

Ses prédilections étaient réservées aux élèves de l'Ecole. Il y en avait parmi eux qui appartenaient à d'excellentes familles chrétiennes, mais il y avait aussi de pauvres enfants trouvés qui n'avaient reçu aucune éducation en famille. Srougi s'intéressait à eux et, quand il s'apercevait que quelques-uns ne se comportaient pas bien, il les appelait et les raisonnait comme un père ses enfants. Souvent, on voyait alors l'enfant entrer dans la chapelle, sérieux et la tête baissée.

Pendant plusieurs années c'était lui qui préparait les petits élèves à leur première communion. Il ne se contentait pas de leur enseigner le catéchisme: il les amenait aussi à la chapelle pour prier et les exhortait à être toujours exemplaires. Le jour de leur première communion il se laissait photographier volontiers avec eux, en souvenir du plus beau jour de leur vie.

En bon salésien, il aimait beaucoup voir jouer les enfants. Bien que trop fatigué et âgé pour jouer lui-même, il les encourageait tant qu'il pouvait dans leurs divertissements innocents. En été il fait très chaud à Beit-gémal, et la plupart des jeux deviennent trop fatiguants. Srougi distribuait alors une douzaine de billes à chaque élève et échangeait celles qu'ils gagnaient contre des images, de façon que tous puissent s'amuser.

Mais c'était pour les élèves malades qu'il réservait ses soins les plus délicats. M.Chéhadeh Botto, qui se trouvait à Beitgémal en 1912, raconte:

« Nous étions alors trente-deux élèves. On allait travailler dans les champs, on cueillait les olives ou bien les glands des chênes. Mais il y avait souvent des épidémies de malaria si violentes que parfois une moitié de nous, avant d'arriver au lieu du travail, se sentaient mal, devaient rentrer à l'Ecole et s'aliter.

C'était là, dans l'infirmerie, qu'on trouvait Srougi penché sur nous, prêt à nous soigner et à nous donner tout ce dont on avait besoin. Il nous disait:

- Prends ce médicament pour la gloire de Dieu!

Toujours pour la gloire de Dieu! Si quelqu'un des élèves ne voulait pas lui obéir, il lui disait:

- Récite une petite prière avec moi!

L'enfant priait et puis faisait tout ce qu'on lui ordonnait. Srougi n'a jamais fâché un seul enfant.

Le matin après la messe on nous donnait un verre de vin au quinquina comme préservatif contre la malaria, ou bien on nous donnait à boire de l'eau avec du vin ou de l'eau-de-vie; mais au bout de deux ou trois jours les enfants en avaient des nausées et ne voulaient plus en boire. Srougi

intercédaient alors pour nous auprès des supérieurs, pour nous faire plaisir, car nous on n'osait pas ».

Et M.Botto de conclure:

« C'était le seul en qui personne ne pouvait découvrir un seul défaut ».

H o m m e d e D i e u

En parcourant les témoignages de ceux qui ont connu Srougi, on est frappé par un "leitmotif" qui revient toujours: le secret de son prestige et de son apostolat était sa vertu, sa constante union avec Dieu. Les paysans musulmans savaient qu'il n'était pas un vrai médecin, pourtant ils accourraient en foule à son dispensaire de tous les coins de Palestine et même d'Egypte. Et si on leur demandait pourquoi ils n'allaient pas se faire soigner par de vrais docteurs, ils n'avaient tous qu'une seule réponse: "Srougi est un homme de Dieu. Nous avons plus de foi en lui qu'en tous les autres médecins, car dans ses mains il y a la bénédiction de Dieu".

C'est avec une pointe d'ironie qu'un paysan musulman de Beitgémal, M.Dib Mahmoud, fait l'inévitable comparaison avec les autres docteurs:

« Il y a maintenant un docteur américain, directeur d'une institution de bienfaisance, qui fait lui aussi le tour des villages pour s'occuper des malades, et il y a d'autres docteurs qui travaillent avec lui. Mais les paysans disent qu'ils ne sont pas comme Srougi, car il leur faut beaucoup de temps pour guérir les malades, tandis que notre Mou'allem plus d'une fois les guérissait "sous sa

main", immédiatement. On allait chez lui parce qu'on savait qu'il nous guérirait ».

En effet, plusieurs personnes déclarent avoir été guéries par lui d'une façon qu'elles croient prodigieuse. J'ai déjà parlé de la guérison de sa nièce, Mme Chafiq, qui depuis plus d'un an souffrait d'une tumeur maligne au pied. Je me bornerai à citer deux autres cas.

M. Hussein Lialemi, en date du 23 octobre 1961, déclarait:

« Je n'avais que cinq ou six ans quand j'ai pris la malaria. On me porta chez Srougi à Beitgémal. Srougi m'examina et me trouva gravement malade. Il étendit alors la main en disant:

- Au nom de Dieu!

Puis il me fit une seule piqûre, rien d'autre. Le mal cessa pour toujours. Je suis retourné à mon village de Zakariya comme si je n'avais jamais été malade. Depuis lors j'ai toujours joui d'une bonne santé, et j'ai maintenant 39 ans. Srougi était un homme parfait. Sa mort a été une grande perte pour nous Arabes. C'était un homme bon et pieux ».

Un autre jour on lui amena un homme qui avait reçu deux coups de poignard. Comme le dispensaire se trouvait dépourvu de tout à cause de la révolution, et que l'état du blessé était grave, Srougi désinfecta les blessures, puis il les cousit avec une aiguille et du fil de coton ordinaire. Peu après, un médecin arriva en inspection de la part du gouvernement. Il visita le malade et constata que les blessures s'étaient parfaitement cicatrisées. Il fit alors ses compliments à notre infirmier et lui dit:

- Continuez à soigner les malades et les blessés. Vous

savez guérir même sans diplôme. Que Dieu soit avec vous!

Nous ne saurions mieux conclure cet exposé trop sommaire de l'oeuvre de Bon Samaritain exercée par Srougi qu'en citant le témoignage d'un musulman de Hartouv, M.Abdel-Fattah Ismaïl:

" Quand un médecin est aussi vertueux que Srougi et qu'il demande à Dieu la guérison de ses malades, Dieu l'exauce".

9. RELIGIEUX EXEMPLAIRE

Simon Srougi était "Salésien Coadjuteur", c'est-à-dire religieux laïc de la Société Salésienne de St.Jean Bosco. Aussi ses devoirs essentiels consistaient-ils dans l'observance des trois voeux religieux de pauvreté, chasteté et obéissance, et dans la fidélité aux règles de la Société. "Je m'efforcerai d'être un saint religieux, écrivait-il en 1930, en vivant de telle manière que je sois prêt à mourir chaque jour". De l'opinion unanime de tous ceux qui l'ont connu, il a été héroïquement fidèle à sa résolution.

R i g o u r e u x e t g é n é r e u x

Srougi ne se bornait pas à pratiquer le voeux de pauvreté, qui lui défendait tout acte de propriété sans l'autorisation de ses supérieurs, mais il pratiquait et aimait aussi la vertu de la pauvreté. En 1927 il écrivait:

"Je chercherai à purifier mon âme en me détachant de toutes les choses périssables de la terre, afin d'imiter Notre-Seigneur, qui a vécu en pauvreté extrême".

En effet, il était rigoureux et mortifié avec lui-même, mais généreux avec les autres, en particulier avec les paysans, les malades et les pauvres.

Au début de sa carrière d'infirmier il soignait gratuitement les paysans malades mais, à cause des difficultés économiques de l'Ecole, les supérieurs durent l'obliger à faire payer au moins les médicaments, quand cela était

possible. Il obéissait, mais à contrecœur. « En tout cas, remarque M.Mohammad Abou-Laban, il ne nous faisait payer que cinq piastres par piqûre, tandis que les autres docteurs en voulaient 35. Et si le malade lui disait: "Je n'ai pas d'argent", il lui répondait: "Ça ne fait rien!"».

Sans doute se souvenait-il des jours où, petit orphelin à Nazareth, il avait dû faire le triste apprentissage de la misère et de la faim; c'est pourquoi, dans les limites de la pauvreté religieuse, il cherchait maintenant à secourir ceux qui étaient encore plus pauvres que lui. Un de ses anciens élèves de Beitgémal, M.Yousef Hafiri, nous dit:

"Il s'efforçait par tous le moyens d'aider les pauvres. Tous les jours, avec la permission du père Directeur, il venait chercher du pain et le distribuait aux pauvres, surtout aux enfants qui accompagnaient leurs parents au moulin".

Un autre témoin ajoute ce détail:

"De son dîner il ne mangeait qu'une bouchée, et distribuait le reste aux pauvres".

Il se sentait obligé non seulement à être généreux envers les pauvres, mais aussi rigoureux envers lui-même. Fidèle aux sévères traditions orientales, pendant le carême il aurait voulu observer un jeûne total. Quand son supérieur l'obligeait à se nourrir davantage, en raison de sa constitution délicate et du travail écrasant qu'il avait à faire, il obéissait, mais il ne pouvait s'empêcher de remarquer:

- Comment les pécheurs pourront-ils se convertir, si nous ne faisons pénitence pour eux?

Fidèle aussi à l'esprit de don Bosco, il évitait toute

pénitence ou discipline corporelle extraordinaire, mais il acceptait volontiers les mille petites pénitences inévitables dans une vie de communauté. Ainsi, la nourriture, bien que toujours saine et abondante, n'était pas très variée, car on devait utiliser les produits de la colonie agricole. Il ne s'en plaignait jamais.

- Remercions le bon Dieu! disait-il. Combien de pauvres n'ont rien à manger!

De cette manière, la pauvreté ne lui était pas un poids mais une source de bonheur, un témoignage de charité.

I n n o c e n c e i m m a c u l é e

La conséquence immédiate de son détachement de toutes choses était sa pureté d'âme et de mœurs. En le voyant, surtout vers la fin de sa vie, si recueilli en Dieu et en même temps si humble et souriant, on avait l'impression que nos misères humaines ne l'effleuraient même pas. Et en effet il avait parfaitement subjugué ses passions par la mortification et la charité.

On a déjà remarqué combien il était réservé et prudent avec les malades, surtout avec les femmes. Citons encore une de ses résolutions. En 1927 il écrivait:

"Grande vigilance sur moi-même, sur mes passions, pensées et affections, dans mes relations avec les élèves et les externes. Jamais aucun attachement sensible".

C'était là le programme de toute sa vie, de sorte que son confesseur pouvait déclarer:

"Je crois que Srougi a gardé immaculée jusqu'à tomber la robe de son innocence baptismale".

V o l o n t é d e D i e u

Dans les changements successifs des directeurs de Beit-gémal (et il en a vu plusieurs, pendant un demi-siècle de vie religieuse dans la même maison) il avait toujours le même esprit de soumission humble et filiale, les mêmes paroles d'approbation et de sympathie. Dans leurs ordres il voyait l'expression de la volonté de Dieu lui-même.

Le jour où soeur Tersilla Ferrero, qui depuis des années travaillait avec lui au dispensaire, fut élue Supérieure des Soeurs salésiennes de Beitgémal, il l'accueillit avec respect et lui dit:

- Révérende mère Supérieure, vous représentez maintenant la Sainte-Vierge, vous représentez Dieu lui-même.

Son obéissance s'étendait aussi aux plus petites exigences de la vie commune. Pendant l'été de 1939, il vint à Bethléem pour la retraite annuelle. C'était une semaine de chaleurs tropicales. La cloche du lever sonnait à six heures, quand le soleil était déjà haut sur l'horizon. La plupart des confrères se levaient de bonne heure pour jouir du frais de l'aube. Seul Srougi attendait patiemment dans sa cellule le signal de la cloche.

A soixante ans sonnés, la vie de communauté constitue parfois une réelle pénitence. Pour y rester fidèle dans les moindres détails, il faut une vertu à toute épreuve. Le confesseur de Srougi avait donc raison d'attester:

"Je ne sais pas s'il a fait des miracles; mais pour moi sa longue vie à Beitgémal, caractérisée par une si parfaite obéissance, est en elle-même un vrai miracle".

R a y o n n e m e n t

Plus que les occupations extérieures, c'était la piété qui remplissait l'âme de Srougi: une piété salésienne, simple et profonde, qui s'épanouissait dans la charité envers les humbles; les malades, les pauvres. A l'église, au contact de Dieu, il s'approvisionnait en lumière, en force, en amour; mais c'était pour éclairer, fortifier, entraîner ses frères par le rayonnement de tout son être, de toute son activité.

Sa piété était centrée sur l'Eucharistie et la Sainte-Vierge. Srougi avait parfaitement compris l'essence de l'esprit de don Bosco. La prière? Il faut, dans le recueillement, l'enchaîner au coeur et à Dieu, et puis la faire jaillir partout où l'on se trouve. Il est aussi beau de faire son obscur travail quotidien au moulin et au dispensaire que de produire des chefs-d'oeuvre humains: plus beau encore, car tout ce que l'on fait en état de grâce est un chef-d'oeuvre divin. Quelle meilleure prière qu'une constante union avec Dieu dans toutes nos actions?

"Un jour, raconte soeur Tersilla Ferrero, il y avait l'adoration du Saint-Sacrement. Avec surprise, je m'aperçois que M.Srougi n'est pas à la chapelle. Vers neuf heures je le rencontre qui sort du moulin et je lui dis:

- C'est dommage que vous n'étiez pas à la chapelle avec nous!

- Et ne savez-vous donc pas, me répond-il, que l'obéissance vaut plus qu'une heure d'adoration? D'ailleurs, même pendant mon travail, j'étais prosterné en esprit devant le Saint-Sacrement.

A t m o s p h è r e s u r n a t u r e l l e

Srougi faisait consister sa dévotion à la Sainte-Vierge non seulement dans des prières, mais surtout dans l'imitation de ses vertus. Au début du mois de mai, il dit une fois aux Soeurs qui l'aidaient au dispensaire:

- Nous commençons le mois de Marie. Que devons-nous faire? Mortifier les yeux, pratiquer la vertu de la patience et accomplir tous nos devoirs en compagnie de la Sainte-Vierge, de sorte que nous puissions lui offrir chaque soir un bouquet spirituel de bonnes actions faites en son honneur.

Il avait aussi la plus grande confiance en St.Joseph. Quand les supérieurs se trouvaient en graves difficultés financières, ils l'invitaient à prier St.Joseph. Srougi mettait alors au pied de la statue du saint une petite bourse et une lettre pour lui demander son secours. Souvent, l'argent dont on avait besoin arrivait de la façon la plus imprévue.

Toute la vie de Srougi s'est déroulée dans cette atmosphère surnaturelle. Le ciel était pour lui une perspective d'espérance, qui se profilait constamment à l'horizon de son esprit. La foi le guidait, la charité l'entraînait.

Epuisé par un travail souvent supérieur à ses forces, il répétait tout simplement avec don Bosco:

- Je me reposerai au ciel. Un morceau de paradis arrange tout!

10. LE DERNIER SOURIRE

Le 9 novembre 1939, après un séjour d'une semaine à l'hôpital français de Bethléem et un mois de convalescence dans la maison salésienne de Tantour, Srougi rentrait à Beitgémal. Il semblait rétabli, mais il ne se faisait pas d'illusions et comprenait que la fin ne saurait tarder. Il essaya quand même de reprendre ses occupations, mais les forces lui manquaient et il dut graduellement y renoncer. On aurait dit qu'à mesure que son corps, ravagé par la malaria, s'affaiblissait, son âme acquérait des forces nouvelles pour franchir l'étape décisive.

Une dernière aventure lui arriva en 1940. Le 10 juin, à la suite de la déclaration de guerre de l'Italie à la Grande-Bretagne et à la France, les autorités britanniques internèrent dans des camps de concentration tous les citoyens italiens, civils et religieux, qui se trouvaient en Palestine. Dans la confusion des premiers moments, Srougi aussi (qui pourtant était arabe) fut pris pour italien et enfermé pendant une semaine dans la prison de la "Tour de David" à Jérusalem. Un témoin oculaire, le père P.Bolognani, souligne à ce propos:

"Tout le monde -- ou presque -- maudissait nos gardiens de prison, mais Srougi était très calme; il priait et, au besoin, réconfortait les supposés criminels. Au bout de quelques jours, l'équivoque fut éclaircie, et notre confrère put regagner Beitgémal".

" C ' e s t m o n t o u r ! "

L'année suivante, 1941, son état de santé se détériora tellement que, le 10 mai, on l'e transporta d'urgence à hôpital de Bethléem. C'était toujours sa malaria, aggravée cette fois par l'épuisement général et la faiblesse du coeur. Il put cependant surmonter la crise et, quelque temps plus tard, il était de retour à Beitgémal.

En février 1942, il eut des crachements de sang. Il dépérissait à vue d'oeil.

Au mois de mars 1943 -- dernière année de sa vie -- il dut s'aliter. Profitant d'une légère amélioration, les supérieurs l'envoyèrent à la maison salésienne de Crémisan pour se reposer et se rétablir. Il préféra déroger à ses habitudes austères, mais non pas à l'obéissance. Avec simplicité et reconnaissance il accepta qu'on mît à sa disposition surtout les fruits délicieux dont abonde Crémisan. Mais son état de santé demeurait précaire.

Au début de l'automne on le ramena à Beitgémal. Il était toujours content, calme et souriant, de manière qu'il fallait l'obliger à demander ce dont il avait besoin.

Le 8 octobre, décédait à Bethléem le père Raphaël Lopez, directeur de Beitgémal. Lorsque le nouveau directeur, le père Louis Lajolo, donna à Srougi la triste nouvelle, notre malade ajouta en guise de commentaire, mais avec la plus grande résignation:

- La prochaine fois c'est mon tour à moi.

En fait, il ne lui restait plus qu'un mois de vie.

Le 19 octobre il reçut le Saint-Viatique et le dimanche suivant, 24 octobre, l'Extrême-Onction. Laissons la parole

à soeur Gaetana Pavano, qui était présente à la cérémonie.

"Le dimanche 24 octobre, M.Srougi demanda lui-même de recevoir les derniers sacrements. Puis il dit au père Catéchiste:

- Invitez aussi les Soeurs, si elles veulent venir.

Nous y sommes allées pour nous édifier. Il se trouvait à l'infirmerie, assis sur une chaise-longue, une bougie allumée et son chapelet dans la main droite, un petit crucifix dans la gauche. Il répondit à toutes les prières, calme et souriant comme celui qui ferait les derniers préparatifs d'une fête.

Après la cérémonie, il remercia les présents. Toutes les Soeurs avaient envie de le voir mourir, pour voir comment meurent les saints; mais il devait mourir tout seul et en silence, comme il avait vécu".

L e d e r n i e r a p p e l

Il reprit quelque peu de forces et il en profita pour visiter une dernière fois le dispensaire et le moulin et pour faire ses adieux.

- Comment allez-vous, "Mou'Allem"? lui demandait-on.

- Mieux que d'ordinaire, merci.

Et il ajoutait son salut invariable: "Vive Jésus!"

Quelques jours plus tard il s'alita et ne se leva plus. Son infirmier, un ex-moine bénédictin allemand nommé Willibald, le soignait avec dévouement et répétait souvent:

- Srougi est réservé et délicat comme un ange. C'est un vrai saint. Il ne se plaint jamais.

Pourtant le pauvre malade était tourmenté par une soif

brûlante et un asthme qui l'étouffait. Un jour il avait exprimé au père Directeur le désir d'avoir un peu de glace mais après quelques moments il lui dit:

- Je vous prie de ne pas envoyer chercher la glace.

Il regarda son crucifix et ajouta:

- Notre-Seigneur en croix a souffert de la soif plus que moi. Je veux l'imiter.

Une autre fois, après un violent accès d'asthme, il ne put s'empêcher d'exclamer:

- C'est affreux!

Mais il se reprit vite et dit:

- Non, non! Ce n'est rien, ce n'est rien!

Voici le témoignage de son confesseur:

« Je le visitais souvent. Il parlait peu et avec difficulté. Il me saluait toujours en disant: "Vive Jésus!". Il ne faisait que répéter: "Comme veut le Seigneur!". Souvent il me demandait de lui lire les prières pour les malades et pour faire une bonne mort, et souvent aussi il demandait au père Directeur et à moi-même de lui donner la bénédiction de la Sainte-Vierge. Jusqu'aux derniers jours il voulait que je lui lise la méditation et la lecture spirituelle, et il s'efforçait de suivre.

Il dépérissait chaque jour davantage. Il ne mangeait presque plus rien, si ce n'est un peu de sucre et de lait. On faisait le possible pour ne le laisser jamais seul; mais comme les confrères italiens et allemands avaient été internés à Bethléem, il restait peu de confrères d'autres nationalités. Aussi était-on obligé parfois de le laisser seul. Quand on s'excusait, il répondait:

- Faites d'abord votre devoir avec les élèves, et ne vous préoccupez pas de moi ».

Voyant qu'il n'y avait presque plus d'espoir de guérison, le père Directeur invita la soeur de Srougi, Mme Zahra, et quelques autres parents de Nazareth à venir lui faire une dernière visite. Nous avons déjà vu le récit qu'en a fait Mme Chafiq Abou-Asal, fille de Zahra. L'émotion et, en même temps, la déception ressenties par Simon contribuèrent probablement à précipiter la fin.

Le 22 novembre, il eut un violent accès de fièvre qui le laissa totalement épuisé. Le vendredi suivant, 26 novembre, l'infirmier Willibald lui prodigua, comme toujours, les soins les plus empressés. Vers minuit, Srougi l'invita à se retirer dans la chambre voisine et à se reposer quelque peu. Willibald l'assura qu'il reviendrait le lendemain matin à quatre heures.

A quatre heures précises, avec l'exactitude allemande, il était de nouveau au chevet du malade, mais il le trouva déjà mort. Comme pendant toute sa vie, notre cher Srougi était encore souriant: c'était son dernier sourire. Il avait les mains légèrement ouvertes, comme celui qui accepterait une invitation ou reverrait une personne aimée. Aurait-il été réconforté par une vision céleste? C'est la question que plusieurs se posaient à Beitgémal, dans cette triste et froide matinée du 27 novembre 1943.

Une chose est hors de doute: dans le silence et la solitude de la nuit, il avait finalement entendu le dernier appel du Maître Divin, qui lui donnait la récompense de sa fidélité.

D e r n i e r s h o m m a g e s

Les funérailles eurent lieu le lendemain, 28 novembre, premier dimanche de l'avent. La plupart des confrères salésiens italiens étant internés à cause de la guerre, il n'y eut qu'une délégation des autres confrères de Bethléem et de Crémisan qui pût se rendre à Beitgémal. D'autre part, le décès de Srougi avait été presque soudain, de façon qu'on eut seulement le temps d'avertir quelques familles musulmanes de la région. Les autres -- les plus lointaines -- s'en plaignirent, car tous les paysans auraient voulu venir en masse pour rendre les derniers hommages à leur grand ami et bienfaiteur.

Après la messe solennelle, célébrée dans l'église de St.Etienne, on descendit dans la crypte du "Martyrium" où l'on avait creusé sa tombe. Le père salésien Joseph Calis, un des plus grands arabisants de son temps, fit l'éloge funèbre du défunt et conclut en disant: "Srougi est au ciel: il n'a donc plus besoin de nos prières. C'est nous plutôt qui avons besoin de son intercession".

Puis le père Charles Chouéri, qui pendant les dernières années avait été le confesseur de Srougi, M.Boutros Minosian, maître de l'Ecole, et un élève au nom de ses camarades firent aussi leurs adieux. Enfin, les maires musulmans de Zakariya et Beit-Nattif (les deux villages les plus proches) exprimèrent la reconnaissance des habitants de la région pour le grand "homme de Dieu" qui, durant un demi-siècle, s'était inlassablement dépensé pour eux.

Parmi les musulmans présents on n'entendait que des expressions de douleur pour la perte de leur bienfaiteur et d'admiration pour ses vertus. Quelques-uns allèrent même

jusqu'à dire:

- C'est dommage que Srougi soit chrétien, car on l'aurait proclamé "wali" ("ami de Dieu", c'est-à-dire saint) et on lui aurait construit un sanctuaire.

V e r s l a g l o i r e d e s s a i n t s

C'est en effet la conviction unanime de nous tous qui l'avons connu, que Srougi était un religieux d'une vertu héroïque. Telle aussi avait été la conviction du premier successeur de don Bosco, le père Michel Rua, et de tous les supérieurs de notre confrère. Son dernier père Provincial, le père Jean-Baptiste Canale, écrivait de lui:

"J'ai connu presque tous les Salésiens coadjuteurs de la première génération: Srougi les a tous égalés dans la pratique héroïque des vertus. Je suis convaincu que Srougi était un saint au sens vrai et propre du terme; saint par l'exercice des vertus d'un bon religieux: piété, pauvreté, obéissance, chasteté. Je crois que, si on l'invoque, il peut obtenir de Dieu toutes les grâces dont on a besoin et opérer même des miracles".

C'est donc avec joie que les nombreux admirateurs de Simon Srougi ont appris que le 6 décembre 1983 s'est déroulée à Jérusalem la cérémonie de la clôture du Procès Apostolique en vue de sa béatification et canonisation.

Que le Seigneur, qui se plaît à élever les humbles, daigne accorder à son fidèle serviteur Simon Srougi la gloire des saints! C'est le vœu ardent de nous tous qui l'avons connu et admiré.

11. POST-FACE

La vie de Simon Srougi est un exemple et un gage d'espoir.

Exemple de dévouement total au service du prochain, sans distinction de religion ni de race: tous étaient ses frères, tous fils de Dieu.

Exemple surtout de perfection, recherchée non pas dans des gestes spectaculaires, mais dans l'accomplissement généreux de tous les devoirs de la vie religieuse et dans la coopération de tous les instants à la grâce divine.

Sa vie est aussi un gage d'espoir.

Gage d'espoir de paix dans sa patrie, la Terre Sainte, et d'entente fraternelle avec les Eglises d'Orient encore séparées. Né dans une famille arabe de rite grec-catholique, attaché à son héritage oriental mais aussi fils dévoué et fidèle de l'Eglise, Simon Srougi nous offre un message de grande actualité dans le climat oecuménique de nos jours.

Que sa vie, débordante de charité, nous inspire et nous réconforte!

TABLE DES MATIERES

	Page
1. Concitoyen du Christ	1
2. Avec le "Père des orphelins"	11
3. Don Bosco	15
4. Beitgémal	17
5. Années d'apprentissage	19
6. Salésien	23
7. Comme une coupe de miel	39
8. Le Bon Samaritain	44
9. Religieux exemplaire	58
10. Le dernier sourire	64
11. Post-face	71

